

NOUVEAUX
CONTES
DE FÉES.



A AMSTERDAM,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. XLV.

NOUVEAUX

CONTES

DE FÉES.

A AMSTERDAM,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. XLV.

A MADAME LA MARQUISE DE L***

MADAME,

EST-CE une réalité dont je vais vous faire part, ou n'est-ce qu'un songe ? Faites-moi la grace de ne point me le demander ; il me seroit difficile de vous satisfaire contentez-vous, je vous supplie, de m'entendre. Si je suis assés malheureux pour vous causer quelque ennui, ce ne sera pas du moins par la longueur du récit.

Un jour du Printems dernier ; ayant soupé dans votre petite Maison avec Zélide & Marphise, le jour naissant m'avoit accompagné chés moi. L'esprit rempli d'idées gracieuss, en entrant dans mon Cabinet, je me jettai dans un fauteüil sans autre dessein que celui d'y rêver un moment ; je me proposois de joindre bientôt mon lit, mais le sommeil me surprit ; mes Domestiques se retirèrent pour quelque tems. Un petit vent frais vint ouvrir mes fenêtres mal fermées ; quelques oiseaux, habitans ordinaires de mon Jardin, commencerent à former leurs petits concerts, & pouvois-je m'endormit avec plus de sensualité ? Ce premier plaisir étoit l'avant-coureur de ceux ausquels j'étois destiné.

Je me vis bientôt transporté dans le plus délicieux de tous les séjours. C'étoit une Isle si admirable, qu'aucun de nos Voyageurs, dans le Royaume des Fées, ne nous a parlé de rien qui en approchât. Elle leur a sans doute échappé, ou peut-être nul d'entre eux n'a-t-il sçû y parvenir ; & c'est-là, je croi, la vraie raison de leur filence.

Commencerai-je par vous faire la description du Pays ? non, les détails pourroient m'embarrasser. Je ferai mieux de m'en remettre à la vivacité de vos idées. Ne craignez point de trop imaginer : c'est ici une occasion. de déployer toutes vos richesses. Je ne doute point que vous n'ayez déjà l'Isle sous vos yeux. Je ne m'occupe donc plus que de vous dépeindre ma situation.

Je ne sçais comment je fis mon Voyage ; car la voiture fut G. douce, que je ne m'éveillai point en chemin. Je me trouvai au milieu d'une Plaine délicieuse, sous le plus beau Ciel du monde. Mon fauteüil s'étoit changé en une petite niche d'un gazon frais ; & comme je me sentis voluptueusement

appuyé de toutes parts, je retournai plusieurs fois les yeux pour savoir à qui j'avois tant d'obligation.

Le croirez-vous, MADAME ? ma tête étoit appuyée sur le plus beau sein du monde, tandis que mes mains errantes se jouïoient sur les objets les plus charmans.

Je vous avoüerai que mon heureuse situation m'étonna. Je doutai quelque tems. Mais frappé par l'éclat d'une voix mélodieuse, mes yeux se rassurerent ; & jettant sur moi-même un regard attentif, quel fut mon étonnement, lorsqu'au lieu de l'habit avec lequel j'étois sorti de chés vous, je me trouvai vêtu aussi galamment que l'étoit le bel Adonis dans les bras de Vénus ! Que ne me vîtes-vous dans cet instant ! c'étoit le plus beau de ma vie. Quelle métamorphose ! Mes yeux étoient remplis d'une douce vivacité, mon teint brilloit d'un éclat surprenant, mes cheveux devenus blonds, flottoient de toutes parts avec une grâce charmante ; & pour tout dire enfin, j'étois digne de m'offrir devant vos yeux. Que ne vous trouvâtes-vous, MADAME, parmi les Nymphes qui m'environnoient ! Leurs charmes ne me laissoient rien à délirer que vous.

Les belles Nymphes s'aperçurent de ma surprise, & l'une d'entre elles ayant pris vivement la parole, se mit en devoir de prévenir mes questions, & m'éclaircit sur tout ce qui paroît soit m'occuper.

Vous êtes, me dit-elle, dans l'Isle des Plaîfirs. Cette Isle est gouvernée par Thamiride, la plus belle & la plus aimable des Fées. C'est elle qui fait les plus heureux d'entre les Mortels. Il n'est point de pouvoir qui ne lui cède. Toutes les Fées les plus malfaisantes, conspireroient ensemble pour rendre un homme malheureux, elle peut en dépit de leur rage, lui procurer de ces momens qui font oublier tous les soins & toutes les inquiétudes : momens dont la douce yvresse le met au-dessus de l'humanité. C'est elle enfin, qui d'un Mortel sait faire un Dieu. Elle vous a jugé digne de ses faveurs, poursuivit-elle, & c'est par son ordre que vous vous trouvez transporté dans ces lieux, où assemblées autour de vous, nous avons travaillé à vous procurer ? tous les charmes d'un sommeil délicieux. Elles y avoient réellement fort bien réussi, car j'avois eu les plus douces visions.

Argesine, la première de ces Nymphes (car quoiqu'on en mur-mure, il est constant qu'il s'en trouve nombre au Pays des Fées) me prit alors par la main, en me disant : Venez, je veux vous faire connoître la puissante Fée qui prend soin de vous. Et me faisant entrer dans une allée admirable par son ombrage, & par la délicatesse de ses parfums, elle me conduisit dans un

Palais, dont le brillant aspect fit prévoir à mon cœur une partie des plaisirs qu'il alloit goûter.

Après avoir traversé une Galerie où étoit consacrée dans la peinture la plus parfaite, la mémoire des Favoris de la Fée, j'entrai dans un Cabinet d'un cristal merveilleux.

Le travail qui l'ornoit étoit une marquetterie de pierres précieuses de toute nuance & de toute espèce, qui par leur diversité & leur arrangement, formoient plusieurs Tableaux, où la nature étoit représentée avec un éclat inexprimable.

C'étoit-là le Cabinet de Toilette de Thamniride. Je l'y trouvai nonchalamment assise sur une bergere couverte d'une moëre en pluye d'or, dont le fond étoit cramoisi : c'étoit la couleur du jour. Ses yeux mourans avec tendresse parcouroient une glace, qui dans ce lieu remplissoit la hauteur du Cabinet, & répondoit à plusieurs autres disposées avec art & symétrie. Ses Femmes empressées autour d'elle, étoient occupées à différens emplois ; & tandis que quelques unes rangeoient ses cheveux, les autres répandoient sur elle les parfums les plus exquis.

Je fus admis à baiser la main de la Fée, Ah ! MADAME, que ce moment avoit de rapport avec ceux où vous m'accordez cette faveur !

Il feroit d'un trop long détail de vous décrire tout ce que je vis dans ce Cabinet enchanté ; je vous le réserve pour un autre tems. Je me contenterai aujourd'hui de vous dire, que dans l'instant que j'entrai chés Thamniride, elle s'occupoit du récit de quelques Aventures arrivées depuis peu dans le Pays de la Féerie.

Un jeune homme, d'une beauté singulière, les yeux amoureusement fixés sur elle, donnoit à ses récits toute l'expression imaginable. Je les écoutai avidement dans le dessein de vous en amuser.

Vous voici à votre Toilette ; MADAME, il ne me manque que l'expression du conteur. Permettez-moi de la chercher dans vos yeux. Ils m'inspirent. Je me sens éloquent, & je commence.



L'ANANA.



LA Princesse Zemonide étoit demeurée en possession de la Couronne de Brinbolo, après la more du Roi son époux. Ayant vû une nuit en songe deux démons qui mettoient Ton Sceptre en pièces, pendant qu'un enfant poignardoit la Princesse Florinette, fille du feu Roi son époux & de la Princesse Tubereuse ; elle alla le lendemain consulter l'Oracle, & lui demander l'interprétation de ce songe.

On lui ait que cette vision lui annonçoit que le Prince voisin de ses Etats, ou ses descendans, devoient un jour la détrôner, & lui enlever la Princesse sa belle fille.

Ce Prince nommé Fridimon étoit extrêmement jeune ; elle l'attira pour quelques jours chés elle, sous prétexte de lui donner une fête magnifique ; mais en effet, dans le dessein de le faire périr.

Le poison, ni la force ouverte, ne lui parurent pas des expédiens convenables ; les sujets du Prince auroient pû en prendre vangeance, & accomplir en quelque façon la prédiction de l'Oracle ; elle implora donc le secours de la Fée Amazine sa protectrice, & la consulta à ce sujet.

La Fée lui dit, qu'afin de détourner la prédiction de l'Oracle sans commettre un crime, elle alloit changer le jeune Prince en plante ou en oiseau, comme elle le voudroit ; au moyen de quoi il conserveroit sa vie, & elle pourroit regner en paix, parcequ'il n'auroit de liberté qu'après sa mort.

La Reine trouva l'expédient admirable, & pour mieux s'assurer de l'esclavage du jeune Prince, elle jugea qu'il étoit prudent qu'elle eût toujours sous ses yeux l'objet dans lequel il seroit changé.

Elle pria la Fée de le métamorphoser en Anana, & de le placer suivant sa volonté dans quelque endroit de son jardin.

Le petit Prince s'y promenant un jour y prit racine dans le tems qu'il y pensoit le moins.

La Princesse Florinette étoit de l'âge du jeune Prince, & le peu de séjour qu'ils avoient fait ensemble, avoit élevé dans leur cœur tous les sentimens que l'amour peut inspirer à cet âge. Cette aimable Princesse fut la première qui s'aperçut de l'évasion du Prince ; cela fit bien-tôt grand bruit dans le palais, & lorsqu'Azor, Gouverneur de Fridimon, allarmé de ce bruit, vint redemander son Prince à la Reine, elle affecta une surprise extrême, & parut au désespoir de son absence. Azor qui connoissoit la cruauté & l'ambition de cette Princesse artificieuse, se méfia de l'excès de sa tristesse : il observa les mouvemens de son visage, & crut lire dans ses yeux la perte du Roi son Maître. Zemonide après plusieurs soupirs parut peu après plus tranquille, & reprenant un air serain, elle dit à Azor que peut-être l'on pleuroit le bonheur de Fridimon ; qu'il étoit trop aimable pour avoir des ennemis qui eussent attenté à sa liberté, que sans doute quelque Génie bien faisant, charmé des rares qualités qui se découvroient en ce jeune Prince, l'avoir enlevé pour cultiver lui-même un si excellent naturel, ce qui étoit fort facile à croire ; parce que la tradition du pays étoit que souvent des Génies avoient enlevés des Princes pour avoir soin de leur éducation, les avoient tenus un tems considérable dans des palais enchantés.

Azor parut satisfait de la réponse de la Reine ; il la remercia de la tendresse qu'elle avoit pour le Prince Fridimon, & de la bonté qu'elle avoit de le consoler.

Il lui dit qu'après toutes les recherches inutiles qui avoient été faites, il y avoit lieu de croire que le Roi étoit entre les mains d'un Génie bien faisant, qui ne leur avoit enlevé ce jeune Prince que pour le rendre plus digne de regner sur eux. Zemonide charmée du succès de ses artifices, combla Azor de présens, le louant beaucoup de son attachement pour son Prince, &

Passura qu'elle feroit tout Ton possible pour découvrir sa retraite. Azor ne fut pas plutôt arrivé dans les Etats du Roi son Maître, qu'il fit assembler le Conseil de la Régence : il communiqua les soupçons qu'il avoit contre Zemonide. Il fut résolu que l'on envoyeroit un Ambassadeur au Génie Caracolo, qui avoit toujours été protecteur de la Maison de Fridimon. Azor fut nommé à cette dignité d'une voix unanime. Son train étoit des plus leste, l'on lui avoit donné de magnifiques présens pour Caracolo. Ce Génie reçut Azor avec bonté, il lui dit qu'il sçavoit le malheur qui étoit arrivé au Prince Fridimon, qu'il n'avoit pas été en son pouvoir de prévenir la Fée Amazine, qui avoit métamorphosé le Prince, à la prière de Zemonide qu'elle aimoit beaucoup, parce qu'elle étoit aussi méchante qu'elle ; qu'il lui étoit impossible de détruire ce qu'avoit fait Amazine ; mais que la métamorphose du Prince cesseroit ; que ce seroit par les mains de l'amour que le Prince recouvreroit l'usage de ses sens. Il assura qu'il employeroit tout son pouvoir pour hâter le bonheur de ce Prince mal-heureux.

Cependant la jeune Princesse qui depuis l'absence de Fridimon ressentoit plus vivement l'amour qu'il lui avoit inspiré, fut inconsolable dès qu'on lui fit perdre l'esperance de le revoir bientôt ; elle languissoit, elle ne mangeoit plus, & n'avoit ni sommeil, ni repos.

Se promenant un jour dans les jardins où elle alloit pour l'ordinaire répandre ses plaintes, elle se sentit appesantie, & s'étendit sur un lit de gazon, où elle ne tarda pas à s'assoupir.

A peine eut-elle fermé les paupieres, qu'une grosse guepe étant venue bourdonner autour d'elle, elle s'éveilla en sursaut ; mais la guepe ayant disparu, elle se remit, & l'instant d'après elle entendit ces mots à son oreille ; éveille-toi & suis moi : cela fut accompagné d'un bourdonnement des plus vifs qui acheva de l'éveiller. Remplie de ce qu'elle venoit d'entendre & regardant autour d'elle, elle ne vit que la guepe qui voloit au-devant ; elle ne douta point que ce ne fût un Génie bien faisant, elle la suivit.

La guepe vint voler autour de cet Anana qui n'avoit qu'un fruit, mais d'une beauté admirable. La Princesse qui jusqu'alors ne l'avoit point démêlé dans un grand nombre d'autres arbres, en fut enchantée ; elle l'admira avec une attention extrême, elle se proposa aussitôt de le distinguer par ses soins ; elle entre-lassoit déjà ses branches avec symetrie ; elle passoit amoureusement la main sur ce fruit, comme si elle l'eût cru sensible à ses carrelles, & je ne sçais comment cela se pouvoit faire ; mais il en étoit à chaque instant plus beau.

Elle en devint bientôt jalouse, à ce point même qu'elle ne se souvint plus de l'obligation qu'elle avoit à la guepe de le lui avoir indiqué, & s'efforça de la chasser au loin, dans la crainte qu'elle ne vînt l'offenser avec son aiguillon.

Tel étoit cependant le dessein du Génie Caracolo ; car c'étoit lui qui s'étoit ainsi métamorphosé.

En effet, plus Florinette s'efforce de chasser la guepe, & plus elle s'approche, ensorte qu'il se passe un petit combat entre elles : cependant l'aiguillon picque, & le jus de l'Anana sort en abondance.

Il eût été difficile de distinguer le moment où Florinette fut fâchée de voir son Anana picqué ; car ravie aussitôt à la vue du jus merveilleux de ce fruit charmant, elle le porta avidement à ses lèvres, & après avoir reçu, au milieu des plus doux transports, tout ce qui en découloit, sa bouche enflammée le pressa vive-ment, & fit plusieurs efforts pour en attirer davantage.

Amazine n'avoit sans doute rien prévu de ce qui se passa dans cet instant, ou il n'avoit pas été en son pouvoir de l'empêcher.

Florinette s'empressa d'aller au palais rendre compte à la Reine sa belle mere de l'excellence du fruit qu'elle venoit de goûter.

Zemonide toujours inquiète, craignit à l'instant ce qui venoit d'arriver : elle se transporta aussitôt dans le lieu de la métamorphose, & vit à n'en pouvoir douter que cet Anana n'étoit autre chose que le Prince si funeste à son repos.

Le songe cruel dont elle avoit été agitée, la réponse de l'Oracle qui l'avoit suivi, se présenterent plus vivement que jamais à son imagination frappée.

Cependant que faire ? Elle chercha à se flatter, & se contenta pour lors d'interdire l'entrée du jardin à Florinette. Je vous laisse à juger de la douleur que lui causa une semblable défense.

Ce n'étoit pas-là encore tout ce qui étoit réservé à cette jeune Princesse ;

Zemonide s'aperçut bientôt que le jus de l'Anana avoit fait son effet ; elle la fit renfermer pour jamais dans une Tour, & commanda à ses femmes d'étouffer le fruit qui en naîtroit.

A peine Florinette fut-elle dans la Tour, que le Génie Caracolo lui apparut l'entretint des plus douces esperances, & lui promit un fils qui la rendroit bientôt la plus heureuse des mortelles. Le tems arriva, le Prince Cornichon vit le jour, & les Furies dont Florinette étoit environnée se mirent en devoir de l'arracher à ses caresses pour exécuter les ordres de la Reine ;

Mais comme elles étoient au point de le faire, une main invisible qui n'étoit autre que celle du Génie, les ayant frappées d'un coup de baguette, elles devinrent à l'instant immobiles. Le petit Prince fut enlevé d'entre leurs mains, & vint peu de tems après armé de la même baguette délivrer son pere, & lui rendre sa première forme.

Il alla ensuite briser les portes de la Tour où Florinette étoit enfermée, & ayant uni ces deux Amans, il les fit reconnoître pour Souverains de ce Royaume.

Zemonide furieuse fut renduë à la première tranquillité dans la forme d'une citrouille, & fut placée dans le même lieu où étoit l'Anana.

C'est de cette aventure qu'est venue l'expression commune entre gens po-lis, qui disent mystérieusement succer l'Anana pour toute autre chose. Fridimon & Florinette firent le bonheur de leurs sujets.

Le Prince Cornichon disposé à faire de grands exploits, voyagea beaucoup, & fit parler de lui dans le monde.



LE JONC.

LA Fée Limete avoit une grande passion pour la chasse, & en faisoit son principal amusement. Un jour après avoir longtems poursuivi une Biche dans les plaines d'Erizée, elle se trouva extrêmement fatiguée, & entra pour se délasser dans la petite maison d'un Païsan.

C'étoit un jeune homme bien fait & de bonne mine, qui n'avoit rien moins que la grossièreté de son état.

Il ne fut point déconcerté à l'abord de la belle Chasseresse. Il lui offrit poliment tout ce qui étoit en son pou-voir. Les fruits de la saison lui furent servis en abondance. Elle eut lieu d'admirer l'œconomie d'un petit repas champêtre. Elle invita ses femmes à y faire honneur, & leur en donna l'exemple.

Si le Païsan se surpassa dans cette rencontre, il ne faut point s'en étonner. A peine, avoit-il apperçû la Fée, que son cœur s'étoit senti de son approche. Cette impression est de tous les états.

Outre le soin qu'il avoit eu de préparer ce petit festin, il s'empressoit d'exciter la Fée, en lui vantant la finesse de quelques-uns de ses fruits, pour lesquels le terrain étoit le plus propre, & qui avoient une faveur plus parfaite.

La Fée ne perdit aucun de ses soins. Elle fit sur tout attention à celui qu'il avoit de fixer les yeux sur elle, ne les détournant que lorsqu'elle paroissoit

le regarder. Elle en faisoit signe à ses suivantes, qui en plaisantoient, tandis que de son côté elle n'étoit point fâchée de recevoir l'hommage d'un cœur grossier, qu'elle croyoit moins sensible qu'un autre.

Son petit repas fini, & se trouvant délassée, elle témoigna sa reconnoissance au Païsan, & lui donna plusieurs bijoux qu'elle avoit sur elle. Mais elle fut fort étonnée lorsque le Païsan généreux refusa ces bijoux, & parut fâché de ce qu'elle les lui offroit ; lui disant galamment, qu'il ne lui demandoit autre chose que le plaisir de l'obliger. Que si elle vouloit le récompenser, un seul de ses regards le feroit beaucoup mieux.

La Fée ne put s'empêcher de rire à ce compliment, & ses femmes l'imiterent.

Le Païsan parut presque fâché de ce rire, qui suivant lui tenoit beaucoup du mépris & picqué, il prit brusquement congé d'elles en leur tournant le dos.

La Fée en éclata davantage, & après avoir laissé sur sa table les bijoux qu'il n'a voit pas voulu accepter, elle rentra en chasse.

Le Païsan amoureux étoit poli ; mais outragé il devint brutal ; il suivit de loin la Fée afin de n'être point apperçû, ce qui auroit déconcerté son dessein.

Il avoit inutilement marché sur ses pas pendant près de deux heures, & la nuit qui approchoit lui faisoit perdre toute esperance, lorsqu'un accident imprévû le favorisa.

La Fée étoit à quelques pas de sa suite, lorsque dans un premier mouvement effrayée par un Tigre, elle le jeta dans un bois opposé à celui où il dirigeoit sa course ; s'y étant égarée, le Païsan qui s'en apperçut, s'empressa de profiter du moment qu'il attendoit, se présentant brusquement à elle, il voulut lui faire violence mais à peine eut-il porté les mains sur son beau corps, qu'au cri qu'elle fit, un pouvoir invisible le saisit aussitôt, & le jeta dans un ruissau très-profond qui couloit à quelques pas de-là.

Cependant Limete ne pouvant oublier l'accueil qu'elle en avoit reçu, voulut lui conserver la vie ; & à cet effet, elle le changea en un Jonc dont l'espèce particulière venoit dans ces lieux-là, d'une beauté surprenante.

Elle revint quelque tems après, chasser dans les mêmes lieux, se trouvant auprès de ces ruisseau, elle voulut le franchir comme elle le saisoit ordinairement mais par un accident, je ne sçais quel, le pied lui glissa, elle ne put se porter que vers le mi-lieu, & malgré sa qualité de Fée, elle couroit

tout au moins grand risque de se mouiller, si elle ne s'étoit trouvée suspenduë parmi diverses tiges de Jonc, qui l'embrassoient & la soutenoient de toutes parts, de façon même à lui procurer beaucoup de plaisir par l'élasticité de leur mouvement.

Elle ne sçavoit se plaindre de son aventure. Il ne lui vint point d'abord en idée que ce fût le Païsan métamorphosé, à peine s'en ressouvenoit-elle ; & d'ailleurs il y avoit une si grande quantité de Joncs dans ce ruisseau, qu'à l'aspect il eût été difficile de le distinguer. Mais je ne sçais comment cela se fit, le changement n'étoit pas encore total, ou peut-être, & c'est même là le plus vraisemblable, il étoit quelque partie extrêmement sensible que le simple attouchement de la Fée rétablit aussi-tôt dans son premier état. Elle apprit enfin, à n'en pouvoir douter, qu'elle étoit entre les bras du Païsan. Et ses femmes qui la cherchoient depuis longtemps l'y trouverent, fort surprises qu'elle n'y fut pas plus embarrassée. Elle ne leur demandoit pas même de l'aider à en sortir ; ne voulant pas cependant leur découvrir encore son aventure, elle accepta le secours qu'on lui offroit.

La nuit suivante, elle rendit au Païsan sa première forme ; il fut transporté tout endormi dans sa petite maison, qu'elle changea en un Palais délicieux. Elle le fit Roi de cette Ile, & alla souvent faire une alte chés lui.



LA COURTE POINTE.

LA Fée Clitie se promenant un jour dans les riches plaines de Trizime, parmi un grand nombre de Bergers qui y faisoient paître leurs Trou-peaux, elle en trouva un fort à son gré.

Depuis long-tems il n'avoit été question parmi les Fées, d'un amour aussi peu relevé. Elle craignit que la nouvelle n'en fût pas bien reçue, & fit des efforts pour étouffer sa passion naissante. Cependant elle ne pouvoit s'empêcher de venir tous les jours dans ces lieux, ou elle avoit vu Je jeune Silvandre & prenant tantôt la forme d'une Mouche, tantôt celle d'un Papillon, pour l'examiner de plus près, elle en devenoit chaque jour plus éprise.

Elle se détermina donc à proposer son amour dans le Conseil, mais on le trouva réellement si ignoble, qu'il ne lui fut accordé que trois jours pour se faire aimer, quoique dans bien des occasions on donnât jusques à trois mois. Et il fut décidé que si dans le tems le Berger ne répondoit pas à ses feux, elle subiroit sa peine. Car c'est une loi parmi les Fées, que lorsqu'elles échouent dans leurs entreprises amoureuses, à l'égard des mortels, elles subissent une peine proportionnée à la qualité de celui qui est l'objet de leur passion, moindre si c'est un Prince, ou un personnage illustre ; plus considérable, au contraire, si elles descendent parmi les hommes du

commun le tout pour les rendre plus circonspectes & plus attentives à conserver leur prééminence sur les mortels.

Clitie étoit assez présomptueuse pour croire qu'elle avoit beaucoup plus de tems qu'il ne lui en falloit. Souvent un clin d'œil lui avoit suffi pour subjuguier un Souverain, un perit-Maître, un important de Cour, & dans l'espace de trois jours on a bien d'autres ressources à employer. Elle accepta donc la condition, & commença ses tentatives dès le lendemain.

Il y avoit déjà quelque tems que le Berger étoit arrivé dans la plaine, & tandis que son Troupeau paissoit autour de lui, assis à l'ombre d'un hêtre, il jouoit sur son chalumeau quelques airs tendres.

La Fée y vint en Bergere, & n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit contribuer à sa gentillesse. Elle étoit suivie d'un Troupeau extrêmement riche. Elle comptoit faire par là quelque impression sur Silvandre, qui n'en avoit qu'un très-médiocre. Elle s'approcha de lui, & lui adressa la parole.

Le Berger jettant un œil indifférent sur elle & sur son Troupeau, continua l'air qu'il avoit commencé.

La Fée étant allée couper un roseau à quelques pas de là, en ajusta plusieurs tuyaux ensemble & vint s'asseoir à côté de Silvandre, où elle commença à répéter le même air que lui. A peine l'entendit-il, qu'il passa à un autre. Elle voulut envain le suivre dans ce changement il cessoit aussitôt l'air qu'elle commençoit.

Bientôt elle aperçut venir une petite Bergere, suivie d'un Troupeau assez semblable à celui de Silvandre. A peine la vit-il, qu'il quitta son chalumeau, se levant bien vite, il prit un bouquet qu'il avoit à côté de lui, courut au-devant d'elle, & le lui présenta. Elle le saisit avec empressement, & remercia Silvandre par deux baisers, dont elle reçut l'un, & donna l'autre : ayant ensuite séparé deux fleurs de ce bouquet, elle pria Silvandre de les mettre dans ses cheveux & alla bien vite se regarder dans un ruisseau voisin ; contente d'elle-même, elle revint vers son Berger, qui l'embrassa de nouveau, & ils allèrent s'asseoir ensemble, tandis que leurs Troupes se mêloient.

Là Silvandre reprit son chalumeau, & après avoir joué un air que Cephise ne manquoit pas d'applaudir, il lui mettoit son chalumeau entre les mains, & lui apprenoit la façon de souffler & de remuer les doigts pour le jouer. Cephise avoit beaucoup de plaisir à tout cela, & sur-tout, parce que c'étoit le même chalumeau qui avoit touché les lèvres de Silvandre.

La Fée ne pouvant soutenir un spectacle aussi désavantageux pour elle, prit le parti de disparaître avec son Troupeau, & de recourir à un autre expédient.

Le lendemain sur le midi, elle s'aperçut que Silvandre étoit seul, & dormoit dans le lieu où elle l'avoit lassé le jour précédent. Elle le fit enlever & transporter dans un Palais magnifique.

A peine y fut-il, qu'un petit More galamment vêtu, lui présenta des liqueurs exquisés dans des coupes d'émeraudes & de saphirs ; tandis qu'un nombre d'autres l'environnoient d'une profusion de mets délicieux ; rien de tout cela ne tenta Silvandre.

Un Nain lui présenta des habits magnifiques ; il les regarda dédaigneusement, & jeta un œil de complaisance sur le sien.

La Fée parut avec tout son éclat, & pour lors il se prit à pleurer. Cherchant autour de lui sa Bergere qu'il ne voyoit point, elle lui promit les plus belles choses du monde, il ne fit que s'affliger davantage.

Elle le conduisit sur une Terrasse magnifique, & fit paroître sous ses yeux une vaste Prairie où l'herbe étoit entièrement sèche, où les Agneaux expiroient faute de nourriture. Il paroissoit à la triste contenance des Bergers, qu'il y régnoit un froid cruel : tandis que quelques-uns travailloient à allumer une poignée de fougere, venoit un vent furieux qui l'éteignoit & la disperfoit ; la nege qui y tomboit à gros flocons, les enveloppoit entièrement ; & des Loups voraces venant de toutes parts, emportoient l'espérance de leurs Troupeaux.

Silvandre cependant se trouvoit dans un air doux & tranquille, environné de Jardins délicieux, mais il soupироit & cherchoit des yeux sa chere Cephise ; il souhaitoit d'être avec elle pour la réchauffer entre ses bras ; il cherchoit à distinguer son Troupeau pour le dérober à la voracité des Loups. La Fée lui représentoit combien il étoit heureux en comparaison de ceux qu'il voyoit mais il s'estimoit le plus infortuné de tous les hommes étant séparé de sa Bergere, qui le rendroit heureux, même au milieu des maux cruels dont il étoit le témoin.

Clitie voyant quelle ne pouvoit rien de cette façon là, envoya rapporter Silvandre endormi, dans le lieu où on l'avoit pris.

Silvandre se rappelant ce qu'il avoit vu pendant son sommeil, fut tout étonné de trouver le plus beau Ciel du monde, de voir des Pacages d'une verdure charmante ses Agneaux gras bondissans sur l'herbe dans une

entiere paix. Cependant n'apperveant point Cephise, il s'affligea, mais elle ne tarda pas long-tems à paroître.

Silvandre s'empressa de lui conter tout ce qu'il croyoit avoir vû en songe. Il lui dit qu'il s'étoit trouvé tranporté dans un Palais magnifique, mais qu'il aimoit bien mieux la Cabane qu'ils habitoient ensemble : qu'on lui avoit présenté des liqueurs exquisés dans les vases les plus précieux, mais qu'il préféroit l'eau qu'elle puisoit dans le creux d'une coquille : qu'on avoit voulu exciter son appétit par des mets délicieux, le parer d'habits magnifiques. Qu'une Dame s'étoit présentée à fa vûë avec un éclat surprenant, lui promettant des plaisirs parfaits ; des richesses infinies. Qu'il avoit préféré les fruits qu'ils cueilloient ensemble, à ces mets exquis ; sa houlette & sa panetiere à tous les ornemens superbes un bouquet de sa main, à tous les présens imaginables ; son Troupeau à tous les trésors ; les frimats où elle feroit, aux Jardins délicieux ; & sa Bergere enfin, aux plus belles Princesses de l'univers.

Cephise fut extrêmement sensible aux sentimens que Silvandre lui témoignoit, & lui assura que les siens étoient entièrement les mêmes. Cette déclaration réciproque dont il faisoit chaque jour l'équivalent, fut couronnée de plusieurs baisers de part & d'autre,

La nuit venant, ils ramenèrent chacun leur Troupeau dans la Bergerie comme ils avoient accoutumé de le faire le lendemain Silvandre revint aux champs.

Ne voyant point arriver Cephise à son heure ordinaire, il commença à s'inquiéter : il s'avança vers le côté d'où elle avoit accoutumé de venir, & il reconnut son Troupeau feul & abandonné ; il appella Cephise, & les Echos seuls lui répondirent, Ses Agneaux cependant étoient tristes & béloient comme pour l'appeler l'un conduit par la faim, s'avançoit vers un arbuste frais & verdoyant, mais lorsqu'il en étoit près, il n'avoit pas la force de le brouter ; tournant la tête de toutes parts, il cherchoit des yeux sa Bergere, & se plaignoit de ne point la rencontrer : une brebis que la soif avoit conduit auprès d'une Fontaine, lui répondoit par les gémissemens.

Silvandre désespéré alla s'asseoir à l'ombre d'un chêne où elle se reposoit quelquefois, dans l'espérance qu'elle pourroit y venir. A peine y fut-il assis, qu'il vit approcher une Allouette, dont la familiarité l'étonna : il ramassa dans sa panetiere quelques mies de pain qu'il lui jetta, elle les prit, & vint les manger plus près de lui encore : il lui tendit la main, elle monta sur ses doigts : il mit une mie de pain entre ses lèvres, qu'elle alla chercher

avec avidité, y promenant son bec, comme si elle y avoit pris grand plaisir ; & volant ensuite sur son épaule, elle s'approchoit de son oreille autant qu'elle le pouvoit pour y faire le ramage le plus mélo-dieux.

Silvandre n'avoit jamais vu une Allouette aussi charmante ; j'en ai souvent élevé, disoit-il, pour en faire présent à ma chere Cephise, mais quelque soin que j'ai pris, je n'en ai jamais vu d'aussi caressante ; je leur ai enseigné à répéter les airs que je jouois sur mon chalumeau, mais quelque peine que je me sois donnée, elles n'ont jamais eu un ramage aussi charmant ; & disant cela, il prenoit son bec avec sa bouche, il la mettoit dans son sein, elle paroissoit en être ravie.

Cette Allouette occupoit tellement Silvandre, qu'il ne cherchoit plus Cephise ; cela n'est pas surprenant, c'étoit Cephise elle-même. Clitie l'avoit ainsi métamorphosée afin qu'elle courut les champs, & que Silvandre ne la voyant plus, en perdît l'idée. Elle se proposoit de s'offrir pour lors à lui une seconde fois, sous la même forme qu'elle lui étoit d'abord apparue.

Elle n'avoit point prévu la familiarité de l'Allouette, & d'ailleurs il n'étoit point en son pouvoir de l'empêcher. Cependant cachée dans le gazon sous la forme d'un Léopard, elle étoit témoin de tout ce qui se passoit, & en étoit furieuse.

Silvandre avoit lassé son Allouette sous son chapeau, pour aller couper quelques branches sur lesquelles il vouloit la faire fauter, comme il l'avoit appris à celles qu'il avoit élevées ; les ayant coupées, il vint relever son chapeau avec grand empressement, au lieu de son Allouette, il aperçut une Guenon qui sembloit sortir de terre.

Les Singes étoient extrêmement communs dans ces Bois, & très redoutables aux Bergers qu'ils maltraitoient cruellement, aussi étoient-ils très-attentifs à les fuir & les Guenons plus que les mâles encore, attendu qu'elles ont une double malice : la Fée crut donc cette apparition très-propre à effrayer Silvandre.

Mais au contraire, la Guenon lui plut au premier aspect à ce point, qu'il ne chercha pas son Allouette. Elle le regardoit tendrement, & il ne pouvoit s'empêcher de la regarder de même. Elle faisoit de petites mines qui lui plaisoient. Elle avoit de certains petits gestes qui le ravissoient. Elle prenoit sa panetière se la mettoit à son côté ; elle s'armoit de sa houlette, & sifflait comme lui pour appeler son Troupeau : il sembloit que ces Agneaux reconnurent sa voix, car ils se rapprochoient aussitôt.

La Fée ne put y tenir. Elle en étoit au troisième jour, & il ne lui restoit que très-peu de tems. Elle fit venir une Lionne, qui furieuse, avala la Guenon Tans se donner le tems de la dévorer. Et enflant au même instant une Sauterelle qui se trouva entre les jambes de Silvandre, elle le fit transporter dans un Bocage en chanté.

Il paroissoit être l'ouvrage de la simple nature, mais l'art s'y étoit joint pour en faire un séjour de délices. Silvandre fut lassé à l'entrée d'un cabinet de roses & de jasmin entre lassés avec une symétrie admira-Me : il étoit garni de petits lits de verdure émaillés des plus belles fleurs-Autour de chacun couloit un petit ruisseau roulant un sable d'or, des perles & des diamans. Il donnoit sur une plaine charmante, où au milieu des plus beaux vergers & des plus riantes prairies couloit un fleuve où se jettoient ces eaux ; elles avôient leur source dans un rocher qui étoit au-dessus du cabinet délicieux ; elles y tomboient par diverses cascades, dont le bruit étoit répété par un nombre d'échos ; elles étoient conduites de la même façon dans toute la campagne.

A peine Silvandre y fut-il qu'il vit entrer plusieurs femmes d'une beauté surprenante. Entre elles il en étoit une qui surpassoit beaucoup les autres en éclat. Ces dernières étoient les Dames d'honneur de la Fée, qui font à proprement parler des espèces de demi-Fées. Celles-là familiarisent sans conséquence avec les mortels, aussi leur sort est-il souvent envié par celles du plus haut rang.

Silvandre quoique triste, n'étoit pas aussi étonné qu'il l'avoit été dans le Palais enchanté. Ce qu'il voyoit étoit plus à sa portée, ce n'étoit que des campagnes & des Bergeres, car elles en avoient l'ajustement ; toute la différence étoit dans ce grand raffinement qu'il ne connoissoit pas cependant il cherchoit sa chère Céphise, & ne trouvoit rien qui en eût pour lui les charmes.

Deux des Dames d'honneur de la Fée s'approchèrent, & le prenant par la main, l'amenerent sur un de ces lits de verdure, que les autres parsemoient de feuilles d'œillets & de roses.

Silvandre couché malgré qu'il en eût, Clitie s'approcha, & au milieu du discours le plus amoureux, elle voulut l'embrasser ; mais insensible à ses caresses, il la repoussa avec tant de violence, qu'elle auroit pû faire une chute très-dangereuse, si elle n'avoit trouvé sous sa main de quoi se retenir. Je ne sçais où elle se prit, mais Silvandre fit un cri effroyable : heureusement pour lui c'étoit là l'instant fatal de la Fée. Elle fut aussitôt

changée en Courtepointe, & fut destinée à servir pendant sept ans en cette qualité sur le lit des Princes & Princesses qui étoient sous la protection des Fées. Elles leur donnoient cette marque d'honneur pour la première nuit de leurs nœces.

C'est de cette fameuse Courtepointe, & de ses vertus, qu'il est question dans l'Histoire des Fées, au chapitre de la Valeur amoureuse, dans l'article de la Courtepointe voltigeante.

Le Génie protecteur de Silvandre qui n'avoit pû se montrer jusqu'alors, le fit transporter dans sa prairie sur un Papillon de couleur derose. Il y trouva sa chere Cephise, à qui le même Génie avoit rendu sa première forme, après qu'elle avoit été délivrée du ventre de la Lionne d'où elle étoit sortie aussi faine qu'elle y étoit entrée.



L'EPAIGNEUL.

LA Princesse Jopile & le Prince Bibi étaient héritiers de deux petits Royaumes contigus. Ils étoient : le même âge, avôient été élevés ensemble & avoient conçu un amour mutuel dès leur plus tendre enfance.

Ils étoient protégés par deux Fées, dont le dessein étoit de les unir ; mais dans le tems où leur Mariage devoit être conclu, la division s'étant mise entre elles au sujet d'un certain Génie qui occasionnoit leur rivalité, les jeunes enfans devinrent les victimes de leur jalousie. La Fée Lila qui avoit la Princesse en son pouvoir, étant plus distinguée en dignité, & plus puissante par conséquent que la Fée Myrtine, résolut fortement d'empêcher le Mariage que sa rivale avoit tant à cœur, de appella pour cet effet un Prince éloigné pour épouser Jopile.

Dès que Bibi & Jopile furent informés de cette résolution, ils devinrent d'une tristesse extrême. Leur séparation leur coûta un déluge de larmes : la crainte de ne plus se revoir, les rendoit inconsolables.

Cependant la Fée Lila, en attendant le Prince qu'elle avoit mandé, & qui faisoit ses préparatifs pour arriver avec grande pompe, tâchoit de dissiper autant qu'il lui étoit possible la Princesse Jopile. L'entrée de son Palais étoit sévèrement défendue aux hommes ; mais connoissant son goût pour les animaux, elle lui en envoyoit de toutes sortes.

Plusieurs personnes même, pour faire leur cour à la Fée, envoyaient à Jopile les animaux rares qu'ils rencontraient. Elle avoit des Singes de toute couleur, des Perroquets de toute espèce, grand nombre d'Epaigneuls, des Fauvettes, des Sereins ; enfin une Ménagerie complète & des mieux choisie.

Le petit Prince Bibi ayant perdu toute espérance, pria la Fée sa protectrice de le changer en bête de quelque espèce ; afin que sous cette forme il pût avoir entrée chés Jopile, & passer ses jours auprès d'elle. La Fée se rendit à ses sollicitations, & lui donna la forme d'un petit Epaigneul blanc, moucheté galamment de noir, avec des oreilles & une queue couleur de rose ; & l'envoya à la Princesse qui dans le même moment en recevoit de toutes parts.

Jopile qui jusques alors s'étoit amusée de ces différens animaux sans s'en occuper, vit à peine cet Epaigneul, qu'elle se récria sur sa gentillesse. Elle l'agaça ; il répondit avec la plus jolie voix du monde. Il mordoit sa robe, baisoit ses mains, Se lui faisoit toutes sortes de caresses.

Bibi fut le préféré, & toute la Ménagerie fut négligée. Il ne quittoit point Jopile, elle s'en faisoit suivre par tout. Si Bibi s'égaroit, elle mettoit toutes ses femmes en campagne pour le chercher, & il n'étoit point de repos que Bibi ne fût trouvé ; il ne s'écartoit que pour faire niche à Jopile, d'autant mieux qu'il étoit battu au retour, & que c'étoit d'une main mignarde qui le divertissoit.

Il n'étoit point capricieux, comme ceux de son espèce ; c'étoit le meilleur petit caractère de Chien qu'on eut encore vu. Il n'avoit d'humeur que lorsqu'il craignoit l'approche d'un rival, & la Princesse ne lui en donnoit pas souvent occasion, car les caresses des autres étoient presque toujours rejetées.

Ce qui ne contribuoit pas peu à le tenir en bonne humeur, c'est qu'il faisoit tous ses repas sur les genoux de sa Maîtresse. Il étoit servi de sa main, en sorte qu'ils mordaient souvent le même morceau, & sa nourriture ordinaire étoit de pistaches & de vin de Champagne, mets très propre à égayer les sens.

Jopile ne dormoit point si Bibi n'étoit auprès d'elle. Elle lui fit d'abord dresser une petite loge proche son lit ; mais Bibi étant allé la trouver dès la première nuit, elle eut tant de plaisir à son réveil de le voir à côté d'elle, qu'il n'eut plus à l'avenir d'autre niche.

Cependant le Prince Dormino arriva,& fut présenté par la Fée Lila. Jopile le vit sans s'en occuper beau-coup. Elle faisoit goûter Bibi dans le tems qu'il entra, & ne se détourna point pour le recevoir.

La Fée voulut que le Mariage fût accompli dès le soir même. Elle assista au souper dont elle fit les hon-neurs,& se pressa de finir la cérémonie, qui étoit de les mettre dans leur lit, pour satisfaire à un rendez-vous galant qu'elle avoit avec le Génie Sombraro.

Le Prince étoit complaisant & timide, il s'étoit aperçu que Jopile avoit du plaisir avec Bibi, il n'avoit point voulu l'en détourner. Comme elle continua de le caresser dans son lit, le Prince discrettement tourna la tête de l'autre côté, & s'endormit sans autre foin : la Princesse en fit bientôt de même, ainsi que Bibi au-près d'elle.

Bibi ne s'étoit point aperçu que la Princesse couchât cette nuit là en autre compagnie que la sienne. Sa coutume étoit de changer souvent de place, il se couchoit du côté droit, se trouvoit le lendemain du côté opposé.

Vers le milieu de la nuit le Prince s'étant éveillé, voulut faire une caresse à Jopile ; lorsque Bibi effrayé par son mouvement, & fort étonné de trouver autre chose que lui & sa

Maitresse, entrouvrit la gueule & avança la tête avec vivacité pour se défendre de ce qu'il entendoit ; il n'osa aboyer crainte d'éveiller Jopile, & saisi de peur, il se retira entre ses jambes pour se faire une barriere.

Plus effrayé encore par un second mouvement, il avança de nouveau la tête, & se rencoigna bien vite plus avant pour n'être pas surpris ; cependant le coup de tête avoit été vigoureux, & la dent avoit fait son effet.

Le pauvre Prince vivement piqué, tremblant pour lui & pour Jopile, étoit allé vite éveiller ses femmes, & faisoit allumer des flambeaux pour chercher ce qui l'avoit si vigoureusement saisi.

Pendant ce tems, Bibi qui étoit parvenu au fond de la retraite, y trouvoit une chaleur dont la douce vivacité lui étoit inconnue, & qui opéra sur lui un effet bien singulier ; Bibi redevint Prince, enforte que l'époux de retour avec les flambeaux, le retrouva tel.

La Princesse pendant tout ce tems-là avoit cru voir en rêve ce qu'elle sentoit en réalité ; elle ne cessoit point : le pauvre époux n'osoit l'interrompre. Les femmes de Jopile vinrent à son secours & l'éveillèrent ; mais éveillée, elle fut la même, ne distinguant point la réalité d'avec le songe.

L'époux toujours complaisant, voulut attendre que le rêve fût entièrement dissipé ; mais on lui conseilla de repartir bien vite, sans tambour ni trompette. Il suivit ce conseil à regret, mais il s'y rendit & fit bien.



LES STATUES ANIMÉES.

IL y avoit déjà long-tems que la Fée Elymnie avoit perdu les agrémens de la jeunesse, & sa fureur cependant étoit d'en chercher tous les plaisirs.

Je vous laisse à penser combien de mauvaises plaisanteries cela lui occasionoit chaque jour ; mais elle s'y étoit endurcie, & pour obtenir le moment déliré, elle n'hésitoit point d'affronter mille refus.

Elle vint habiter la terre dans l'espérance d'y trouver un sort plus heureux ; mais il fut à peu près le même. Elle s'y vit obligée d'y oublier sa dignité, & de s'adresser, au défaut du Sceptre, à la plus mince Houlette.

Elle rencontra un jour sur les bords du Berole, petit fleuve qui coule au pied des fertiles coteaux d'Erfile, un Pasteur grand & bienfait, qui descendoit dans la plaine pour y faire rafraîchir ses Troupeaux : elle l'aborda & le réduisit par ses promesses.

Il y avoit long-tems qu'elle n'avoit couru une aussi bonne fortune. Elle crut ne pouvoir en profiter assés tôt, & le pressa d'entrer dans un Bois voisin, pour y seconder ses transports.

Deux jeunes Amans tendres & discrets, qui habitoient dans une petite Ville voisine, avoient choisi depuis quelques jours le même lieu pour leurs charmans entretiens.

A peine Elymnie y fut-elle entrée, qu'ils y arriverent du côté opposé, & vinrent se placer à quelques pas de l'endroit où étoit la Fée, sans cependant

rien appercevoir, à cause de la quantité d'arbustes dont le Bois étoit fourni.

Elymnie avoit tenté le Berger par des promesses magnifiques ; mais en étoit-ce assés ?

Il ne faut en semblable rencontre, d'autre intérêt que le plaisir même ; tout autre le trouble & entraîne avec lui un dégoût qui le détruit.

C'est de quoi la Fée eut tout lieu de s'appercevoir.

Elle eut beau continuer de promettre, le Berger accepta toujours, mais ne put faire autre chose. En sorte que la Fée perdant tous ses transports, se trouva dans une situation à pouvoir entendre ce qui se passoit autour d'elle.

Le bruit de plusieurs soupirs répétés excita en même-tems sa jalousie & sa fureur.

Fort surprise de n'être pas seule dans ce Bois, elle se leve avec précipitation. Elle court, & à peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle apperçoit ce que l'Amour fit de plus charmant, Alcimon entre les bras de Zelide, dans une situation plus facile à imaginer qu'à décrire.

Pourquoi restoit-il quelque pouvoir à cette Fée ?

Ces malheureux Amans, victimes innocentes de sa fureur, furent à l'instant pétrifiés dans l'attitude où ils étoient.

Que cette disposition cependant est éloignée d'une semblable métamorphose !

Ils demeurèrent dans cet état pendant plusieurs années.

L'occasion qui leur rendit leur premier feu, mérite d'être racontée.

Philemon & Delie, dans un âge encore extrêmement tendre, conduisirent leurs Troupeaux sur les coteaux d'Erfilie, & à l'exemple des autres Bergers, les menèrent quelquefois se rafraîchir sur les bords du fleuve.

Ces jeunes Bergers élevés dans le même Hameau, respiroient à peine, qu'ils se donnoient des marques de l'amitié la plus tendre. Le soin de leurs Troupeaux, leurs peines, leurs plaisirs, tout leur étoit commun. Les attentions, les empressemens, les caresses faisoient leur charmante occupation.

Tels étoient les effets que l'Amour se plaisoit à produire dans leurs cœurs ; ils étoient encore enfans, & ce Dieu l'étoit avec eux ; mais il se fortifia avec leur âge, & ces caresses habituelles, qui avoient fait leurs délices, ne firent alors que les mettre sur une voie inconnue, dont ils cherchoient ardemment le but, sans pouvoir le démêler.

C'est ainsi que pendant plusieurs mois, après s'être donné vingt fois le jour mille baisers réciproques, qui loin de les satisfaire, ne faisoient que les

rendre plus ardents, ils se tenoient mutuellement embrassés & immobiles : ils représentoient l'état de leur cœur par une infinité de soupirs,

Agités d'un feu continuel, ils ne prenoient aucun repos, & ne s'entretenoient que de leur passion.

L'Amour pour l'ordinaire ne laisse point dans l'ignorance les cœurs qu'il enflamme ; il n'est tyran qu'à l'égard de ceux qui veulent lui résister, mais instant de ces deux Amans n'étoit pas sans doute encore venu & ces désirs irrités ne faisoient que leur préparer un moment plus délicieux.

Se promenant un jour ensemble dans le Bois dont j'ai parlé, ils rencontrèrent sur leurs pas les deux Statues que formoient les Amans pétrifiés par Elymnie.

Que l'Amour sçut bien se déclarer dans cet instant !

A peine y jetterent-ils les yeux, que frappés ils s'embrassèrent, & imitant dans tous les points un si parfait modèle, ils deviennent les plus heureux d'entre les mortels.

Mais ce n'est pas là la singularité de l'aventure.

Qui l'eût cru ! A mesure que ces deux Amans s'unissent, les Statues s'animent, ensorte que chacun de leurs mouvements produit le même dans les Amans pétrifiés.

Il n'est pas douteux que ce n'ait été un de ces effets admirables de la sympathie.



LE LIT DE GAZON.

PHILEMOR. fut dans son tems le plus accompli de tous les Génies. Jaloux de ses rares talens, ils conspirèrent mille fois contre lui. Il fut assés heureux pour échapper à leurs embûches ; mais tout cède aux efforts d'une femme furieuse ; & une Fée seule fit dans la fuite ce que tous les Génies, avoient tenté vainement.

Il feroit trop long de vous compter combien Philemor éleva de différends parmi les Fées : bien lui valoit d'être Génie, & d'avoir des retour ces plus qu'Humaines ; car jamais emploi ne fut si considérable que le sien. Il demeura plusieurs années sans se fixer, c'étoit un vrai Petit-Maître ; il étoit par tout, & n'étoit nulle part. Le tracas l'amusoit, & il s'occupoit beaucoup plus agréablement de la rage des Fées qu'il abandonnoit, que du plaisir de celles qu'il honoroit de la préférence.

Philemor ayant ainsi passé ses premieres années, eut envie de courir un peu le monde, & de connoître particulièrement les peuples qui étoient sous sa protection.

Les Fées ses favorites en enragerent ; les antres s'en réjouirent ; & la Fée Almanzine sur tout, qui depuis long-tems projettoit de se vanger d'un affront qu'elle avoit reçu de lui, & qui donne occasion à cette Histoire.

Philemor avec beaucoup de mérite, étoit indiscret & mauvais plaisant. Almanzine lui avoit fait les plus belles avances. Elle méritoit même de n'être pas refusée ; mais elle s'y étoit prise dans un mauvais moment. Philemor avoit fait le renchéri, & s'étoit glorifié de son refus.

Elle se feroit vangée mille fois ; mais c'eût été convenir de l'aventure ; d'ailleurs elle auroit trouvé un puissant parti contre elle. Elle différa donc à un tems plus propre.

A peine Philemor fut-il sur la terre, qu'il se trouva fixé par une simple mortelle. Il sentit son cœur pour la première fois, & jura de ne jamais abandonner Epheride, (c'est le nom de la Princesse qui l'avoit enflammé.)

Epheride fut charmée des avances de Philemor, qu'elle mettoit avec raifon au-dessus de tout ce qu'elle avoit vu jusques alors, & lui promit tout ce qu'il demanda. L'effet même auroit de près suivi la promesse, si Epheride ne s'étoit trouvée dans cet instant environnée de sa Cour ; mais le lieu d'un rendez-vous fut fixé pour le soir même, & Philemor se sépara de la Princesse pour quelque tems,

Imagineriez-vous à quoi il se proposoit de le passer ? A se rendre, s'il le pouvoit, plus beau & plus aimable.

Rempli jusques alors de présomption & d'amour propre, il s'étoit flaté d'avoir mille fois plus de charmes qu'il ne lui en falloit pour se faire adorer ; & il craignoit de n'en avoir point assés pour plaire à Epheride.

Il se retire donc dans le dessein de relever ses traits par la parure la plus galante ; de tresser ses cheveux avec art, & d'employer tous les moyens imaginables pour donner à son tein un nouvel éclat : mais dans l'instant que ce beau Génie jettant un œil défiant sur lui-même, veut commencer à se procurer de nouveaux charmes, quel devient son étonnement ! Non seulement ses efforts sont vains, mais ses soins détruisent sa beauté ; la blancheur de sa peau se ternit, ses couleurs pâlissent, ses cheveux perdent tout leur éclat, & par degrés en-fin, il devient d'une laideur extrême. Cruel effet de la vangeance d'Almanzine !

Quel état est le sien ! Les pleurs coulent de ses yeux pour la première fois, il se déchire, il se désespère : que fera-t-il ? L'heure du rendez-vous vient, & comment oseroit-il s'y rendre dans cet état ? Il se plaint, il conjure, il implore, on lui est inexorable ; & s'il veut être homme, il ne peut être que le plus hideux d'entre les mortels.

Epheride cependant vient au rendez-vous. Philemor se transforme pour l'y voir ; il y arrive sous la figure d'un oiseau, & la trouve plus belle que

jamais.

Il s'aperçoit qu'après avoir regardé de tous côtés pour le découvrir, elle cherche un lieu propre à se reposer en l'attendant.

Il lui vient en idée de prendre la forme d'un Lit de Gazon, de l'émailler des plus belles fleurs, & d'inviter par ce moyen Epheride à s'y asseoir.

Epheride assise, s'étend & s'assoupit. Elle en paroît plus belle encore. Les fleurs croissent autour d'elle pendant son sommeil : quel tableau, que le corps le plus parfait parmi les plus brillantes fleurs ! Un Zéphir, ami du Génie, vient bientôt les agiter d'un mouvement insensible. Les unes se penchant sur ses lèvres y produisent les sensations les plus douces ; les autres caressent ses yeux ; les autres se balancent sur des endroits encore plus sensibles ; ce lit animé présente la plus vive image de tous les plaisirs.

Mais hélas ! je tremble à la seule pensée du danger qui menace ce malheureux Génie.

Répandu jusques alors dans les différentes fleurs dont ce Gazon étoit couvert, il se rassemble tout entier dans une fleur admirable, qui présidoit aux plaisirs d'Epheride. Quelle fleur ! il ne fut jamais rien d'aussi parfait. Remplie de tous les esprits de Philemor, elle s'anime de nouveau, devient à chaque instant plus belle. Ses charmes pour Epheride augmentent à chaque instant à ce point, que son sommeil ne peut tenir contre la force de son ravissement : elle s'éveille au milieu de son yvresse, & dans le plus violent transport, elle porte la main sur cette fleur merveilleuse. C'étoit, dit-on, une Tulippe singulière par son espèce & par sa beauté. Elle la saisit avec vivacité : elle la presse, la serre, que n'en fait-elle pas ? A ce point enfin que séparée de sa racine, elle demeure sans mouvement dans le lieu où elle se trouve pressée. Pleine d'un suc admirable, elle s'y foutient encore un instant ; mais bientôt elle languit ; & desséchée, elle s'évanouit entre les mains d'Epheride.

Au désespoir de cette perte, elle veut s'assoupir encore dans l'espérance de la réparer ; mais que son état est différent !

A peine a-t-elle fermé la paupière, qu'un songe cruel s'empare de ses sens. Philemor paroît à ses yeux, ciel ! dans quel état ? pâle, have, défait, ensanglanté, lui reprochant sa cruauté extrême. Elle s'éveille baignée de larmes, & ne trouve au lieu des fleurs dont elle étoit environnée qu'un Gazon sec & aride. L'air lui semble rempli de gémissemens. Elle connoît son malheur, & se désespère.

Tremblante, inanimée, sans force & sans mouvement, elle alloit perdre la vie au pied d'un arbre où elle s'étoit jettée, lorsqu'Almanzine s'appercevant de son état, ne put s'empêcher d'y compatir.

Ce sentiment s'étendit sur le malheureux Génie ; satisfaite de sa vangeance, elle les changea en Colombes,& les transporta dans un Bois charmant, où ils se sont depuis entretenus des plus douces caresses.

Plusieurs ont été surpris de l'extrême pouvoir de la Fée Almanzine sur ce Génie, car ces Messieurs en disputent souvent avec les Fées ; mai sur des faits aussi certains on ne raisonne point.

Fin des petits contes de Fées.



lien vers <http://www.bnf.fr>

lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Nouveaux contes de fées

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k131541g>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes

informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr